

REVUE
DES
ÉTUDES GRECQUES

PUBLICATION TRIMESTRIELLE

DE L'ASSOCIATION POUR L'ENCOURAGEMENT DES ÉTUDES GRECQUES

(Reconnue établissement d'utilité publique par décret du 7 juillet 1869)

TOME LIX-LX, N^o 279-283, ANNÉES 1946-1947

F. OLLIER

PYTHAGORE DE SPARTE

SOCIÉTÉ D'ÉDITION
« LES BELLES-LETTRES »
95, BOULEVARD RASPAIL, PARIS (VI^e)
FRANCE

Bibliothèque Maison de l'Orient



145956

J. Denys

PYTHAGORE DE SPARTE

Le personnage ainsi nommé n'est pas de ceux que l'on rencontre fréquemment dans les textes que nous a laissés l'antiquité grecque. Denys d'Halicarnasse est le premier à en faire mention. Le Lacédémonien Pythagore, dit-il, fut vainqueur à la course dans le stade, lors des jeux de la 16^e olympiade, en la troisième année de laquelle commença le règne de Numa (1). Eusèbe le place à la même date dans sa liste des olympioniques (2). Mais si ce Pythagore n'était qu'un athlète victorieux, comme tant d'autres, il nous intéresserait assez peu. En fait, Denys nous autorise, je crois, à comprendre, et Plutarque explicite nettement qu'une certaine tradition lui attribuait une bien plus grande importance. Après avoir repoussé la possibilité que Numa ait été en rapports avec le grand Pythagore, Denys ajoute : « à moins que peut-être on ne suppose qu'il a existé antérieurement au Samien un autre Pythagore maître de sagesse (παιδευτὴν σοφίας), dont Numa aurait été le disciple » (3). Cette hypothèse que Denys rejette dédaigneusement, en laissant entendre qu'elle ne se trouve exprimée que chez des écrivains peu dignes de considération (4), vise, selon toute vraisemblance, l'athlète spartiate dont il a été question chez l'historien peu de temps aupara-

(1) Denys, II, 58.

(2) Eusèbe, *Chroniques*, I, p. 196 (éd. A. Schoene).

(3) Denys, II, 59.

(4) « μηδενός τῶν ἀξιολόγων μετὰ Ῥωμαίου μετ' Ἑλλήνων. ἔσται καὶ εἰδέναι, παραδειγματὸς ἐν ἱστορίᾳ ».

vant. Quant à Plutarque il déclare nettement dans sa *Vie de Numa* que, à en croire certains, « un Pythagore de Sparte, qui avait remporté le prix de la course dans le stade aux jeux olympiques lors de la 16^e olympiade, dont la troisième année est celle du début du règne de Numa, alors qu'il parcourait l'Italie entra en rapports avec ce roi et l'aida à organiser sa constitution. Voilà pourquoi nombre d'institutions laconiennes se trouvent mêlées à celles des Romains; on le doit aux leçons de ce Pythagore » (1). Le rôle considérable que l'on attribuait ainsi à l'athlète spartiate vainqueur aux jeux est assurément légendaire, mais il est intéressant de rechercher comment une telle tradition a pu naître et trouver quelque crédit.

Les Anciens ont été frappés par certaines ressemblances qui existaient réellement entre les mœurs et les institutions des Spartiates et celles des Romains. La rudesse militaire, les façons de vivre simples et austères de l'ancienne Rome rappelaient celles de la patrie de Léonidas. Ici et là, la communauté libre était divisée en trois tribus; aux deux rois de Sparte, chefs militaires, correspondaient les deux consuls, à la *γεροντιξ* le Sénat, à l'éphorat le tribunal de la plèbe. Les deux religions présentaient des rapports par la manière dont l'une et l'autre aimaient à personnifier des abstractions. On pourrait relever nombre d'autres traits communs à Rome et à

(1) Plut., *Vie de Numa*, 1. — Le fait que Denys parle séparément du Pythagore athlète et du Pythagore maître de Numa pourrait-il nous autoriser à penser que Plutarque est responsable de leur fusion? La coïncidence vraiment étonnante des dates de l'activité des deux Pythagore chez Denys paraît bien montrer qu'il s'agit d'un seul et même personnage. En admettant même que Denys ait été ici la seule source de Plutarque, ce que l'on ne saurait affirmer, ce serait avec raison que celui-ci aurait opéré un rapprochement qui était, selon toute probabilité, conforme à l'état primitif de la légende en question. Quant à la manière de faire de Denys, on peut dire, pour l'expliquer, que la légende d'un autre Pythagore, conseiller de Numa, lui aura paru tellement absurde qu'il n'aura même pas pris la peine de la reproduire entièrement en y mêlant le personnage de l'athlète Pythagore.

Sparte, d'importance d'ailleurs inégale, que les écrivains grecs ou latins, Fabius Pictor, Caton, Varron, Valère-Maxime, Denys d'Halicarnasse, Strabon, Plutarque, pour ne citer que ceux-là, se plaisaient à signaler. Polybe dans son livre VI rapproche longuement les constitutions de Sparte et de Rome en les idéalisant toutes les deux (1). Or, pour presque tous ces écrivains il ne s'agissait pas seulement de ressemblances fortuites, mais de bonne heure se trouve affirmée chez eux l'origine spartiate de maintes choses romaines. Les Romains, déclare même Athénée, d'après Posidonios, qui reproduisait sans doute lui-même l'opinion d'annalistes plus anciens, ont imité en tout la constitution de Lacédémone (*μιμησάμενοι κατὰ πάντα τὴν Λακεδαιμονίων πολιτείαν*) (2). Sans aller aussi loin Denys d'Halicarnasse présente Romulus comme un grand imitateur de Lacédémone (3). Suivant une opinion très répandue, ce seraient les Sabins qui auraient servi d'intermédiaires entre Sparte et Rome. A en croire Caton et Cnaeus Gellius (annaliste du n^e siècle avant notre ère), un certain Sabus — duquel les Sabins tireraient leur nom — aurait, venu de Sparte, apporté en Italie les mœurs et les coutumes lacédémoniennes (4). Leurs coutumes et leurs mœurs, les Sabins eux-mêmes déclaraient en être redevables à des émigrants spartiates qui s'étaient établis parmi eux (5). Ils les auraient ensuite transmises aux Romains. Numa, que l'on considérait comme le grand législateur de la Rome primitive était un Sabin. Plutarque admet donc comme vraisemblable que c'est en vertu de l'origine de ce roi qu'un certain nombre d'institutions lacédémoniennes sont devenues celles des Romains (6).

Que de telles idées aient pu se répandre et être facilement admises, la chose n'a pas lieu de nous surprendre. Bien loin

(1) Cf. F. Ollier, *Le Mirage spartiate*, t. II, p. 142 sqq.

(2) Athén., VI, 273 e. — Cf. Et. Pais, *Storia critica di Roma I*, p. 298, n. 1.

(3) Denys, II, 13, 17, 23, etc.

(4) Caton, *Reliquiae*; *Hist. rom. reliq.* fr. 51 (éd. Peter).

(5) Denys, II, 49; Plut., *Vie de Numa*, 1.

(6) Plut., *loc. laud.*

d'en éprouver de l'humiliation, l'orgueil romain y trouvait de quoi se satisfaire. Dès qu'ils furent en rapports avec les Grecs, les Romains sentirent, malgré leur rudesse, toute la supériorité de la civilisation hellénique, et ils redoutèrent d'être considérés comme des Barbares par ceux qu'ils soumettaient à leur domination. Grâce aux Sabins, Romains et Hellènes — représentés par les Spartiates — se trouvaient des liens de parenté. Les Romains n'avaient pas à rougir devant les Grecs de leurs institutions et de leurs mœurs, puisqu'ils les leur avaient empruntées dans une large mesure, et souvent d'ailleurs, pensaient-ils, ne s'étaient pas fait faute de les améliorer, si bien qu'en définitive, ils leur demeuraient supérieurs. Les Grecs de leur côté, soit par désir de flatterie envers leurs vainqueurs, soit par fierté patriotique, soit encore par un mélange de ces deux sentiments, exprimaient volontiers des conceptions identiques. Il est même probable que c'est à eux que l'idée du rattachement des institutions de Rome à celles de Sparte doit sa naissance. Les Romains éprouvaient assurément de la sympathie pour Lacédémone, en qui ils se retrouvaient à certains égards, et ils l'ont presque toujours, autant du moins que les circonstances le permettaient, traitée avec ménagement, en lui témoignant de la faveur (1). Mais il y a tout lieu de croire que ce n'est pas d'eux-mêmes qu'ils en sont venus à se considérer comme des imitateurs des Spartiates, et cela par l'intermédiaire des Sabins; il faut reconnaître ici l'intervention de la plus importante et de la plus influente des cités grecques d'Italie au iv^e et au iii^e siècle. C'est de Tarente que je veux parler, de Tarente, colonie de Sparte et toujours demeurée en bons termes avec sa métropole (2). Strabon déclare que les Tarentins, pour flatter les Samnites, leurs

(1) Strabon, IX, 2, p. 414. — Alex. H. Krappe, dans un article intitulé *Doriens et Romains* (*Rev. des Ét. Anc.* t. XLI, 1939, p. 113-120), propose, pour expliquer les frappantes ressemblances qui existent entre Spartiates et Romains, de leur attribuer une commune origine illyrienne.

(2) Cf. P. Wuilleumier, *Tarente*, p. 864.

puissants voisins, leur attribuèrent une origine laconienne (1). Les Sabins, qui n'étaient qu'une branche détachée de la rude et belliqueuse population samnite, furent aussi dotés de la même origine. Ces peuples, qu'influençait le grand prestige de Tarente, à laquelle ils devenaient ainsi apparentés, acceptèrent avec plaisir d'être considérés comme des descendants des Spartiates. « Dépourvues de fondement ethnique », écrit M. Wuilleumier, en se rangeant à l'opinion d'Ettore Pais, « ces traditions ont pu être lancées par quelque écrivain nationaliste de Tarente, peut-être Aristoxène (2) ». Cette dernière hypothèse est plausible, mais rien ne permet de la transformer en certitude. Il ne me paraît pas douteux en tout cas que les Pythagoriciens de Tarente n'aient été parmi les premiers à adopter et à propager les traditions en question, en admettant qu'ils n'en aient pas été eux-mêmes les auteurs. Serait-ce auprès du Pythagoricien Néarque, avec lequel il s'entretint à Tarente, en 209, que Caton aurait appris l'histoire de Sabus (3)? Plus que personne parmi leurs concitoyens, les Pythagoriciens de Tarente devaient se sentir fiers de leur lointaine ascendance spartiate, à cause de l'admiration pour les mœurs et les coutumes de Sparte, plus ou moins idéalisées; que l'on avait éprouvée de bonne heure dans la secte pythagoricienne (4). Pythagore, selon une tradition rapportée par Timée (5), n'était-il pas allé étudier sur place la législation de Lycurgue? Les Pythagoriciens tarentins pouvaient-ils donc estimer qu'il fût possible de faire plus d'honneur aux Samnites et aux Sabins qu'en les rattachant eux aussi à Lacédémone?

..

(1) Strabon, V, 4, p. 250.

(2) Wuilleumier, *loc. laud.*

(3) Sur les rapports de Caton et de Néarque, cf. Wuilleumier, *op. laud.*, p. 608.

(4) Cf. F. Ollier, *Le Mirage spartiate*, t. I, p. 197 sqq.

(5) Justin, d'après Timée, XX, 4. (Sur Timée source de cette légende, cf. Isid. Lévy, *Recherches sur les sources de la légende de Pythagore*, p. 55 sq.). Cf. aussi Jamblique, *Vie de Pyth.*, 25; Valère-Maxime, VIII, 7, 2.

A côté de la tradition qui faisait des Sabins, et par suite des Romains, les élèves plus ou moins directs de Sparte, une seconde tradition apparut également de bonne heure. Elle consistait à attribuer pour une large part les mœurs et les institutions de Rome aux leçons de la philosophie pythagoricienne. Le roi Numa, disait-on, avait reçu pour son œuvre de législateur de précieuses instructions de la bouche même de Pythagore. D'après Cicéron, cette tradition était déjà ancienne au temps de Scipion Émilien (1). Ovide la reproduit encore au livre XV de ses *Métamorphoses* (2). Sans être aussi précis, Aristoxène de Tarente rapportait que parmi les nombreux disciples de Pythagore avaient figuré des Romains (3). Plutarque le met en rapports avec les chefs des populations italiennes (4). Il montre assez longuement dans sa *Vie de Numa* combien les mesures prises par ce roi dans le domaine religieux ressemblaient à celles de Pythagore (5). S'inspirait-il de Castor de Rhodes, contemporain de Cicéron, qui, ainsi qu'il le dit ailleurs (6), avait rapproché les institutions romaines des institutions pythagoriciennes? On donnait comme preuve des services rendus par lui à Numa le fait que Pythagore avait reçu, disait-on, le droit de cité à Rome (7). Au temps des guerres Samnites, les Romains, sur l'ordre d'un oracle, lui élevèrent une statue comme au plus sage des Grecs (8).

On peut s'expliquer ici encore sans difficulté la vénération dont les Romains entouraient la mémoire de Pythagore, ainsi que l'adoption par eux de la tradition qui le représentait comme l'inspirateur de leur législation. L'élite chez eux, dès qu'elle connut le pythagorisme, fut séduite par le côté moral

(1) Cicéron, *Républ.* II, 15, 28-29; *Tuscul.* IV, 1, 2-4.

(2) XV, 60 sq.

(3) *F. H. G.*, II, p. 273, fr. 8.

(4) Plut., *Maxime cum princip. viris philosopho esse disserendum*, I, 11.

(5) *Vie de Numa*, 8, 14.

(6) Plut., *Questions rom.* 10.

(7) Plut., *Vie de Numa*, 8.

(8) Id. *ibid.* — Pline, *Hist. Nat.* XXXIV, 12.

de cette doctrine. « Entre la rude discipline dont s'enorgueillissait sa génération, écrit M. Carcopino à propos de Caton, et l'ascétisme des Pythagoriciens existait une indéniable affinité » (1). J'ai déjà parlé des entretiens qu'eurent ensemble à Tarente Caton et le Pythagoricien Néarque; leur influence aurait été profonde sur Caton, s'il faut croire qu'il ait pratiqué dans ses vieux jours l'examen de conscience pythagoricien (2). En ce qui concerne la pensée de rattacher les institutions romaines au pythagorisme, il semble bien qu'elle ait vu le jour elle aussi dans la communauté pythagoricienne de Tarente, qu'il faille ou non l'attribuer à Aristoxène (3). Rien ne pouvait être plus flatteur pour ces philosophes que l'affirmation suivante : c'est au fondateur de l'École que les vainqueurs de Tarente doivent une bonne part de leurs propres institutions. Les Romains cultivés étaient, de leur côté, trop sensibles au prestige de Tarente et trop heureux de se rattacher à un philosophe qui représentait pour eux le plus haut degré de la sagesse hellénique, pour ne pas consentir volontiers à considérer leurs coutumes et leurs mœurs comme issues des leçons de Pythagore.

Les deux traditions que je viens d'exposer brièvement sont, comme on a pu s'en rendre compte, tout à fait indépendantes l'une de l'autre. Nous trouvons toujours chacune d'elles mentionnée isolément. Cependant les Pythagoriciens de Tarente, à qui, selon toute vraisemblance, il convient d'en attribuer la paternité, devaient avoir tout naturellement tendance à les fusionner. Sinon l'une des deux aurait été à leurs yeux, dans une large mesure tout au moins, superflue et inutile, étant donné les nombreuses ressemblances admises par les Pythagoriciens entre les mœurs et les coutumes de Sparte,

(1) Carcopino, *La basilique pythagoricienne de la Porte Majeure*, p. 186.

(2) Cicéron, *Cat. M.*, 39; Plut., *Cat. M.*, 2.

(3) Cf. Wuilleumier, *op. laud.*, p. 605.

idéalisées par eux, et celles de la secte (1). Or ils n'étaient sans doute disposés à sacrifier ni Sparte, objet de leur admiration, métropole illustre de leur patrie, avec laquelle celle-ci n'avait jamais rompu, ni, bien entendu, Pythagore, leur fondateur révéral à l'égal d'une divinité. Quel moyen pourrait donc leur permettre d'effectuer de façon plausible la fusion désirée ?

Pythagore, avons-nous dit, avait été, selon Timée, un admirateur et un élève de Lacédémone. Voilà qui pouvait, semble-t-il, suffire à arranger les choses. C'est par l'intermédiaire de Pythagore que Sparte aurait exercé son influence sur Rome, représentée par le Sabin Numa. Malheureusement cette solution se heurtait à de graves difficultés d'ordre chronologique, car Numa et Pythagore étaient loin d'avoir vécu à la même époque. Quatre ou cinq générations, disait-on, les séparaient l'un de l'autre (2). C'est pourquoi Denys d'Halicarnasse se refuse absolument à admettre que Numa ait pu recevoir les leçons de Pythagore (3). Pour la même raison, dans la *République* de Cicéron, Manilius proteste contre cette tradition qu'il qualifie d'« inveteratus error » (4). Il paraît peu vraisemblable, dans ces conditions, que dans les milieux pythagoriciens eux-mêmes personne n'ait reculé devant l'impossibilité de maintenir l'affirmation de rapports personnels de Numa et de Pythagore.

C'est alors, me semble-t-il, qu'intervint pour un bizarre essai de solution le personnage qui fait l'objet de cette petite étude. Nous avons entendu Denys d'Halicarnasse déclarer que, si l'on ne consentait pas à renoncer à la tradition des rapports de Pythagore et de Numa, on ne pouvait s'en tirer qu'en admettant l'existence d'un autre Pythagore, antérieur au Samien, qui aurait été, lui aussi, un maître de sagesse. C'est ainsi, en effet, que l'on dédoubla Pythagore de Samos en un nouveau personnage, qui fut Pythagore de Sparte.

(1) F. Ollier, *Op. laud.*, p. 202 sqq.

(2) Denys, II, 59; Plut. *Vie de Numa*, 1.

(3) Denys, II, 59.

(4) Cicéron, *Rép.*, II, 15, 29.

D'après une vieille fable appartenant à la légende de Pythagore, le philosophe aurait exercé dans sa jeunesse le métier d'athlète (1), et aurait été maître d'athlétisme (2). Un récit conservé par Ératosthène (m^e s. avant notre ère) nous le montre même encore enfant remportant le prix à Olympie, lors des jeux de la 48^e olympiade, en combattant, non contre des enfants, mais contre des adultes (3). Mais vint une époque où, dit M. Isidore Lévy : « d'une part le triomphe de la chronologie qui faisait naître Pythagore vers 570 empêchait d'admettre qu'il fût identique au Pythagore vainqueur dès 588, et, d'autre part, le discrédit avait frappé la vieille fable du formidable Pythagore, athlète invincible (4) ». La tradition selon laquelle Pythagore, maître d'athlétisme, aurait introduit le premier la viande dans le régime des athlètes (5) devait particulièrement choquer les membres de la secte pythagoricienne, qui réprouvaient, dans une large mesure tout au moins, l'usage de cet aliment (6). On déclara donc, « car une simple négation eût paru tendancieuse (7) », que l'auteur de cette innovation était un autre maître d'athlétisme nommé lui aussi Pythagore (8). Ainsi s'opérait un dédoublement dont les textes nous fournissent d'autres preuves. On peut lire chez Diogène Laërce (9) deux épigrammes relatives à un Pythagore enfant, vainqueur aux jeux olympiques, dont l'une appartient à Théétète de Cyrène, contemporain de Callimaque, et l'autre à un auteur inconnu. Or, s'il est douteux que la première vise le futur fondateur de l'École (10), la deuxième

(1) Lucien, *Gallus*, 8; Saint Augustin, *Ep.*, III, 137, 3; etc.

(2) Diog. Laërce, *Vie de Pyth.*, 12, 13.

(3) Id., *ibid.* 47.

(4) Is. Lévy, *Sources de la légende de Pyth.*, p. 21, n. 1.

(5) Diog. Laërce, *Vie de Pyth.*, 12, 13; Porphyre, *Vie de Pyth.*, 15; *De abst.*, I, 26.

(6) Cf. A. Delatte, édit. de la V. P. de Diog. L. (*Mém. de l'Acad. roy. de Belgique. Lettres*, 2^e série, tome 17), p. 175.

(7) Id., *ibid.*

(8) Diog. Laërce, *Vie de Pyth.*, 12.

(9) Id., *ibid.* 49.

(10) A. Delatte, *op. laud.*, p. 253.

désigne nettement le jeune vainqueur comme fils, non pas de Mnésarque, mais de Cratès ou d'Ératoelès. Cette dernière lecture est celle que propose A. Delatte, en s'appuyant sur un passage de la *Vie de Pythagore* par Jamblique (1). Il y est question d'un jeune Samien, fils d'Ératoelès, homonyme et disciple de Pythagore, athlète et ayant composé des ouvrages sur l'athlétisme. Ce personnage est évidemment un dédoublement du grand Pythagore, et c'en est un autre que ce Pythagore de Phlionte, athlète et maître d'athlétisme, contemporain du philosophe, dont Diogène Laërce nous a conservé le nom (2). Pythagore de Sparte ne vient-il pas tout naturellement prendre place parmi ces personnages légendaires? Il n'a pas plus de réalité qu'ils n'en possèdent, et tout indique qu'il doit être rayé de la liste des olympioniques (3). S'il y figure cependant, selon Denys et Plutarque, non plus à la 48^e, mais à la 16^e olympiade, il est clair qu'il n'a été placé là que parce que, à défaut du grand Pythagore, on avait besoin de lui pour représenter auprès du roi Numa la sagesse pythagoricienne.

Plutarque ne nous dit pas où il a puisé ses renseignements au sujet de Pythagore de Sparte. Denys d'Halicarnasse, dans le passage où il s'agit très vraisemblablement du même personnage, déclare qu'à sa connaissance la tradition mentionnée par lui ne figure chez aucun écrivain digne d'être pris en considération, qu'il soit grec ou romain (4). Nous n'avons pas grand peine à le croire. Mais est-il téméraire, en l'absence de tout renseignement positif, de considérer comme probable que

(1) Jamblique, *Vie de Pyth.*, 25.

(2) Diog. Laërce, *Vie de Pyth.*, 46.

(3) C'est bien à tort (cf. Et. Pais, *Stor. critic. di Roma*, I^o, p. 391) que Foerster (*Die Sieger in den olymp. Spielen*, Zwickau, 1891) accueille Pythagore de Sparte dans la liste des vainqueurs olympiques (16^e olympiade). Tout au plus peut-on admettre qu'un athlète spartiate ait été réellement vainqueur à cette date et que l'on ait modifié son nom pour les besoins de la cause. Notons qu'à l'exception de notre athlète légendaire le nom de Pythagore paraît n'avoir jamais été porté à Sparte, du moins jusqu'à l'époque d'Alexandre (cf. Poralla, *Prosop. der Lakcdaim.*, s. v. Πυθαγόρας).

(4) Denys, II, 39.

la légende de Pythagore de Sparte, athlète et maître de Numa, s'est formée dans un milieu pythagoricien, et sans doute à Tarente? Elle aura permis à quelque esprit, qui ne craignait pas de présenter comme des réalités les suppositions les plus audacieuses, de concevoir comment les mœurs et les institutions romaines ont pu être façonnées à la fois par la Sparte de Lycurgue et par le pythagorisme qui, bien des années avant la naissance du sage de Samos, aurait été déjà représenté par un premier Pythagore.

Mais ce n'était là qu'un expédient désespéré, dont l'insuccès était facile à prévoir. Comment admettre, en effet, que le grand Pythagore eût été précédé par un homonyme qui aurait possédé déjà, pour la transmettre à Numa, la sagesse pythagoricienne? Doublet inconsistant de Pythagore de Samos, Pythagore de Sparte n'était pas viable. Ainsi s'explique qu'il n'ait laissé que si peu de traces dans les textes. Mais on peut le considérer, me semble-t-il, comme le témoin d'une bizarre tentative, faite par quelque Pythagoricien inconnu, doué de plus d'imagination que de bon sens, pour fusionner des traditions différentes, auxquelles il tenait également, sur l'origine des mœurs et des institutions romaines.

F. OLLIER.
